

Pendant l'hiver de 1828 un jeune homme apparut, sous les auspices du peintre Boulanger, à ce foyer de l' Arsenal dont la famille Nodier faisait si hospitalièrement les honneurs. Ses allures gauches, sa mine incorrecte et naïve, son défaut d'équilibre et d'aplomb trahissaient l'échappé de province. On devinait le poète au feu mal contenu de ses regards errants et timides. Son nom était Louis ou plutôt Aloysius Bertrand, selon les habitudes de renaissance gothique d'alors. Sans aller jusqu'à dire qu'il était Lorrain par son père, Piémontais par son berceau, il suffisait de l'entendre pour affirmer à tout le moins que la Bourgogne était sa patrie adoptive. Quant à l'expression de sa physionomie où je ne sais quel dilettantisme exalté se combinait avec une taciturnité un peu sauvage, il n'était que trop facile d'y reconnaître une de ces victimes de l'idéal et du caprice, qui chassées du terroir par des incompatibilités de race, s'en vont chercher fortune ou misère à Paris.

On lisait, ce soir-là. Quand arriva son tour, il tira de sa poche et lut, moins qu'il ne récita, une manière de ballade dans le goût pittoresque de l'école, ciselée comme une coupe, colorisée comme un vitrail, dont les rimes tintaient comme les notes du carillon de Bruges. Ceux qui survivent n'ont pu

oublier, après trente ans, l'effet que produisait, sous les chevrottements de sa voix grêle, le retour périodique de ces deux vers :

... *L'on entendait, le soir, sonner les cloches*  
*Du gothique couvent de Saint-Pierre de Loches.*

Sa leçon débitée, il se dissimula tout honteux dans l'embrasement d'une fenêtre où Sainte-Beuve le recueillit et le détermina. Nodier ne le revit plus ; Boulanger pas davantage. Des mois se passent. Un matin d'été, on frappe à la porte de Sainte-Beuve : entre Bertrand avec sept cahiers sous le bras. C'est ainsi que la sibylle dut se présenter chez Tarquin... L'aspect du manuscrit qu'il déposa sur la table ne démentait en rien cette impression. Il était rehaussé de rubriques rouges et bleues, illustré de lettrines, avec des figures cabalistiques sur les marges, et portait pour titre : *Gaspard de la nuit, fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*. Ce n'étaient plus des vers, mais de petites pièces en prose, divisées en sept livres, avec des alinéas pour strophes, où le rythme de la période et l'harmonieux enchevêtrement des mots suppléaient, par-delà, au mètre et à la rime. À peine le critique, absorbé quelques minutes dans ce monde de prestiges, d'évocations et de chimères, en eut-il aspiré les

premières vapeurs, qu'enivré et ravi il releva la tête...  
Mais l'auteur avait disparu.

À quelques jours de-là nous montions, David et nous, l'escalier de Sainte-Beuve. Les feuillets de Gaspard étaient disséminés sur la table et sur la cheminée. « Écoutez bien, » dit-il. Il nous lut *le Maçon, Harlem, la Viole de Gamba, Padre Pugnaccio, l'Alchimiste*. Nous sortîmes de chez lui avec des bluettes sur les yeux.

De ce moment, Louis Bertrand, ou plutôt *le Maçon*, car c'est du nom de cette pièce, la plus caractéristique de toutes, qu'il se plaisait à l'appeler, fut pour David l'objet d'une recherche assidue. Il voulait le connaître, et ce qu'il soupçonnait de la situation précaire de l'inexplicable songeur, n'était pas de nature à refroidir ses sollicitudes. « Et le maçon, » demandait-il à Boulanger, à Nodier, à Sainte-Beuve, ces patrons désertés tour à tour, moins par ingratitude, hélas ! que par pudeur, « qu'en faites-vous ? Où est-il ? À quand la publication de son livre ? »

Enfin il le trouva. La lettre à Sainte-Beuve nous apprend l'étrange et imprévue rencontre chez

Renduel, devenu le propriétaire, à maigres deniers, du volume. Renduel rêvait alors (et qui ne rêvait en ce temps-là ?) d'une édition de luxe, avec vignettes, culs-de-lampe, arabesques, etc. Il est vrai que pour un libraire rêver c'est dormir. Le temps marchait ; juillet avait sévi ; l'idéal pâlisait devant les splendeurs de la Bourse, et l'éditeur rêvait toujours. Bref, douze années se passèrent, de luttes, de mécomptes, de voyages à Dijon, de retours à Paris, d'éblouissements – réels ceux-là, la faim les causait, – jusqu'à la crise suprême dont la lettre à Sainte-Beuve résume si pathétiquement les phases.

Une lugubre coïncidence nous fit arriver à Paris le jour même de l'enterrement de Bertrand. Nous entrions chez David sous le coup de ce violent orage qui mêla les terreurs aux désolations de la mort. Il rentra peu après de son côté, le corps brisé, l'âme meurtrie, et nous raconta ses impressions d'une façon plus poignante encore que la lettre.

« Eh bien donc ! que la mort, toute cruelle qu'elle soit, lui soit meilleure que la vie. Tirons *Gaspard* de cette fosse où ils ont descendu Bertrand. » Nous convînmes d'exaucer le vœu du pauvre Aloysius en imprimant son œuvre sur sa tombe.

On retrouva le manuscrit sous une couche de romans, de poèmes et de drames accumulés dans la période de 1839 à 1841. David le racheta. Nous l'éditâmes, sans vignettes, sans culs-de-lampe, sans luxe aucun, mais sans délai. Une notice de Sainte-Beuve remplaça la fantasmagorie de Renduel. Inutile d'ajouter que l'œuvre de Bertrand n'a rien perdu de son mystère en passant par la presse. Il s'en plaça au moins, tant donnés que vendus, vingt exemplaires. C'est un des beaux échecs dont les annales de la librairie fassent mention, échec prévu : ce *Gaspard de la nuit* n'était pas né pour la lumière. N'importe ! Avec un tel artiste pour patron, et pour caution un tel critique, il pouvait se passer de lecteurs comme d'acheteurs. Que ce soit sa consolation comme la nôtre !

V.P.